

La grande traversée du corps naval

Le voyage en France, de Benoît Duteurtre, Gallimard, 295 p.

Stéphan Gibeault

Numéro 185, juillet–août 2002

Le festif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gibeault, S. (2002). La grande traversée du corps naval / *Le voyage en France*, de Benoît Duteurtre, Gallimard, 295 p. *Spirale*, (185), 21–22.



LA GRANDE TRAVERSÉE DU CORPS NAVAL

LE VOYAGE EN FRANCE de Benoît Duteurtre

Gallimard, 295 p.

FRAÎCHEUR : comme la brise qui souffle sur Sainte-Adresse tout près du Havre. Profondeur : tel l'océan Atlantique qui sépare l'Amérique de l'Europe. Voilà, les deux mots qui résument grossièrement la plus récente œuvre de Benoît Duteurtre, *Le voyage en France*. Dernier lauréat en titre du Médicis 2001, l'écrivain nous fait voyager de New York à Paris en passant par la province française : le tout dans un esprit joyeusement carnavalesque. Même si cet esprit festif s'accompagne souvent d'un air de scandale, de folie et de péché, voire d'apocalypse, il est également, dans l'œuvre de Duteurtre, « hymne à la convivialité, à la vie, à la liberté » tel que Michel Feuillet l'a évoqué dans *Le carnaval*.

Ce romancier français, natif de la Normandie, signe ici une œuvre magistrale dans laquelle simplicité et complexité s'entrecroisent avec harmonie et élégance. D'une part, David, jeune Américain dans la vingtaine, rêvant de « *l'euro-pean dream* » des peintres et de la culture française du XIX^e siècle, fait un voyage pour le moins « initiatique » en France. Il errera à la recherche de ce temps perdu en devant affronter ce que la modernité a de pire à lui offrir : une parodie de Claude Monet peignant une fausse toile du *Jardin à Sainte-Adresse*; les plateaux de télé qui feront de lui une star du moment, convoitée à tous les cocktails branchés; une abbaye du Moyen Âge spécialisée dans les ateliers de pointe (dont l'assemblage de PC!) — dans laquelle les pères se promènent munis d'un téléphone cellulaire caché dans la poche de leur robe. D'autre part, « Cricri », un quadragénaire français, rédacteur de journaux distribués gratuitement dans les taxis parisiens, sera perturbé par ce nouvel arrivant. Leurs univers s'entremêleront l'espace de quatre mois, le temps de quelques aventures, de quelques bonheurs et, surtout, de certaines désillusions. Tout cela, il va sans dire, se déroulant dans un monde où la quête de la reconnaissance et de l'originalité se disputent la part d'un marché mass-médiatique sans merci.

Le New Panama

Bien sûr, la société de consommation est partie prenante aux multiples intrigues du récit ainsi qu'aux désillusions de David. N'oublions pas que de nos jours, l'hymne est également à la fête (voire la fuite) et aux divertissements

sept jours sur sept. Tout est là, au coin de la rue, dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau Monde, pour vous satisfaire rapidement et adéquatement. Il n'y a qu'à tendre le porte-monnaie; « *du matin au soir, un seul but nous occupe : le plaisir...* » À l'instar de Baudrillard (*La société de consommation*), Duteurtre, à sa façon, s'évertue à montrer concrètement que notre société « *s'équilibre sur la consommation et sur sa dénonciation* ». À preuve, toujours à bord du porte-conteneurs *New Panama* s'engageant dans le chenal du Havre, « *David se tourna vers la ville où avait grandi Monet, dans l'enchantement du ciel et de la terre. Il aperçut une vaste cité grise, posée sur cette côte comme un jeu de construction en béton armé. Des tours géométriques se dressaient dans le lointain, comme une réplique de Manhattan en modèle réduit* ». L'allusion au canal du Panama, voie de passage des grandes routes commerciales, administré par les États-Unis, et au mot « Paname », évoquant le nom populaire de Paris, nous ramène ironiquement, une fois de plus, au pouvoir que l'Amérique exerce sur la France. D'un carnaval à l'autre, nous ne pouvons passer sous silence la comparaison avec le paquebot *Liberté* (« *le Liberté a beau avoir un nom français, tout se fait en anglais, à bord; Américains obligent* ») que prendra le personnage de Michel Tremblay, Édouard, (*Des nouvelles d'Édouard*) pour aller en France afin de prendre contact avec la grande Kulture.

Convenons, toutefois, que les valeurs modernes du carnaval ont quelque peu changé. Le carnaval contemporain se fait, entre autres, par le renversement des valeurs établies du jour, c'est-à-dire contre la médiatisation, contre la productivité, contre l'optimisation et contre la beauté à tout prix.

D'abord et avant tout, le carnaval est la fête de la vie, fête qui, par essence, contient une dimension horizontale (elle a pour fonction de rassembler, de créer une unité, de renforcer une identité et permettre une prise de conscience (Etienne Dahler, *Fêtes et symboles*), mais surtout verticale; c'est-à-dire qu'elle immortalise un événement dans le temps, marquant ainsi l'Histoire.

Dans *Le voyage en France*, cette dimension horizontale semble être évoquée par plusieurs rassemblements dont la confrontation de David avec ses rêves : la rencontre de Claude Monet

(artiste-peintre de la rue), la rencontre d'Ophélie Bohème (pseudonyme d'une poète mythomane, digne d'un Woody Allen, qui s'exerce dans les cafés et rêve de devenir une star internationale), la rencontre d'Arnaud (jeune catholique gai qu'il aperçoit lors d'une célébration de la Journée de la jeunesse chrétienne), et, la plus importante, celle de « Chris » ou « Cricri » — évoquant à la fois le haut, « Christ », et le bas, « Cricri » — (son père, rédacteur du *Taxi Star*, qu'il côtoie à son insu, lui fera découvrir le charme vieillot de la campagne française) à La Cour des Miracles, un bar tabac où se tiennent des artistes de la rue, évoquant du même coup le quartier parisien des mendiants et des voleurs jusqu'au milieu du XVII^e siècle.

Ainsi, passant d'un espace carnavalesque (New York et son faste affiché en *american dream* tout-puissant) à un autre (Paris), David « *perdait son temps à rencontrer des gens modernes qui rêvaient de vivre comme des Américains* ». Or, justement, le carnaval, tel que le remarque Bakhtine, ne semble avoir « *aucune frontière spatiale* » : il est universel.

D'un jardin à l'autre

Tel le roi David s'emparant de Jérusalem, David (le fils de Rosemary, voire « Rosemary'baby »!) s'emparera de la France, d'un nouveau royaume à la hauteur de ses désillusions : celui de Jean Royoume, célèbre éditeur parisien ayant publié Françoise F. (*Je m'ennuie dans ma cuisine*), Emmanuelle de P. (*Moi émoi*) et Jeanne G. (*J'ai envie de jouir*). Invité à la chic et joyeuse Soirée des Créateuses ayant pour thème, « *La XXI^e siècle sera féminine* », David, toujours confronté à un réalisme grotesque, à une descente du haut vers le bas, entendra Jeanne G. lui expliquer pourquoi elle est le symbole d'une liberté artistique menacée : « *Les bourges, y me font chier avec leur art de classe. Je dis qu'une meuf aujourd'hui, elle a envie de se taper des mecs, de les baiser, de les jeter. Je suis pour une littérature hyperprovocante, avec du cul, des phrases complètement trash...* »

Une chose fondamentale doit être retenue de ce discours : le rabaissement ne doit pas être vu comme un élément strictement négatif, car il figure également un élan vers un devenir potentiel. N'est-ce pas justement aux moments les plus critiques, ceux où les deux protagonistes sont au plus bas comme au plus haut, que

surgissent les événements qui bouleverseront leur vie? David, alors qu'il n'a pas un sou pour réaliser son rêve du voyage en France, aura la vision d'une fée lui suggérant d'acheter un billet de loterie. Après avoir vécu sa toute dernière désacralisation d'une France utopique et idéale en assistant à une « fête de l'automne » et son « bal champêtre » en Normandie, lors de laquelle « un groupe de handicapés mentaux déboula sur la piste » de danse tandis que la sono chantait « Au bal masqué, ohé, ohé... », David fera la rencontre de deux pêcheurs ressemblant à des « épouvantails à moineaux » : Hitler et de Gaulle lui conseillent d'arrêter de s'accrocher à cette idée de la France et de rentrer chez lui!

Quant à « Chris », au moment où il rêve toujours de réaliser un grand film dans lequel il parlerait seulement de lui (élévation vers le haut), sa meilleure amie meurt dans un accident d'auto, le laissant dans un état dépressif. Seul son « cul de foudre » (pour le dire avec Réjean Ducharme) pour Cerise, une jeune vidéaste de vingt ans, lui redonnera espoir. Malheureusement, au moment même où il devient conseiller artistique en communication et quitte définitivement le *Taxi Star*, Cerise présente, lors d'une exposition, sa vidéo *Mes amants* dans laquelle « Chris » est montré nu ou encore pleurnichant (tel un « Christ » crucifié!), ce qui risque de lui faire perdre son emploi (rabaissement).

Ce jeu de l'inversion dit en soi ce que peut évoquer la fête : la mise à l'épreuve de deux

réalités. « Ici ou là-bas [Paris ou New York], c'est le destin de l'homme moderne qui est insupportable. Ici ou là-bas, c'est la fraîcheur de la découverte qu'on voudrait retrouver avant de mourir », dira « Chris ».

Tentant de s'élever par le bas corporel, le sexe, les deux personnages se retrouveront devant le miroir renversé que leur tend une réalité qui n'était pas la leur de prime abord. Tandis que David, peu après son aventure avec Arnaud qui voyait « une sorte d'eucharistie dans le cul! [...] un sacrifice qui nous rapproche de Dieu! », décidera de retourner à New York. À la suite de sa rupture avec Cerise, « Chris » choisit d'accompagner David pour cette nouvelle traversée où l'eau du naufrage (le carnaval) deviendra l'eau du salut (le corps naval), l'eau menant du « Jardin de Paris », la Normandie, au *Jardin de Sainte-Adresse* de Monet au Museum of Modern Art de New York : jardin d'Éden où tout peut (re)commencer. Le dernier chapitre n'évoque-t-il pas justement cet Éden par son titre : « Près du ciel »?

Encore une fois, l'esprit carnavalesque agit, le renversement ultime a lieu, et ce, de Paris à New York, d'un centre du monde à un autre : « Les frontières, les interdits sont allègrement transgressés; mais en tournant autour des lois, en les retournant, en les malmenant, le carnaval les définit; il ne veut pas détruire, mais désigner » (Feuillet, *Le carnaval*). L'océan représente alors le passage ou l'acceptation de la réalité et non

seulement du rêve. Telle la quête identitaire de Karl Rossmann dans *L'Amérique* de Kafka, celle de David connaît son vrai dénouement au moment même où « Chris », lors de son arrivée sur la terre d'Amérique, retrouve, non pas un « accord catégorique avec l'être » (Kundera), mais un accord avec lui-même, un état de plénitude. Ce dernier ne dit-il pas finalement : « J'aspire [...] au monde vivant qui s'étend autour de moi, à cette nouvelle vie. Tout commence »?

Après *Gaieté parisienne*, *Drôle de temps* et *Les malentendus*, Benoît Duteurtre nous donne ici une œuvre riche et d'une maîtrise remarquable, autant au niveau du contenu que de la structure narrative, à laquelle se mêle une impureté enviable : l'hyperréalisme (ou réalisme lucide), le conte de fée, le réalisme grotesque, le carnavalesque, le récit de voyage et le merveilleux.

Malgré la course frénétique du temps à notre époque « haute vitesse », prenez le temps de lire ce roman au regard ironique afin que « la vie ne [vous] apparai[sse] p[ri]s, comme une course angoussée vers la mort, mais plutôt comme une voluptueuse perte de temps. [Puis, qu'] un flot de stupidité heureuse s'écoule dans [votre] sang par réaction au malheur; une délectation de chaque instant pour sa beauté, sa laideur, son absence de beauté ou de laideur; une volonté d'aimer le monde tel qu'il est; une sensation de glisser entre le temps et les choses ».

STÉPHAN GIBEAULT



Le bain, extrait vidéo de Christine Palmiéri, 2002